

Rencontre avec Tana Hoban

Tana Hoban vit depuis treize ans à Paris, avec John Morris, autre grande figure de l'histoire de la photographie.

Elle a accepté de répondre à nos questions pour apporter un éclairage personnel sur ses origines, sur les personnes et les événements qui ont marqué sa vie et l'ont influencée.

E.L. : *Où avez-vous passé votre enfance ? Avez-vous des livres ? Vos parents s'intéressaient-ils à la photographie ?*

T.H. : Je suis née à Philadelphie. Mes parents sont d'origine russe. Ma mère, Jennie Dimmerman est arrivée aux États-Unis en 1910 et mon père Abraham T. Gochban l'a rejointe en 1913. Je n'avais pas de livres avec des photographies mais nous avions une pièce à la maison que nous appelions la bibliothèque avec des kilomètres d'étagères. J'ai toujours eu des livres, des histoires russes. Mon père avait un énorme appareil photo avec un flash qui explosait. La photographie était sa passion et sa distraction et j'étais entourée de photographies. J'ai une merveilleuse photo de mon petit frère Russell dans un arbre que mon père a prise à cette époque. Il tenait un kiosque à journaux à Philadelphie où il vendait des livres et des publications radicales, philosophiques aussi et puis il est devenu directeur de publicité dans un important journal juif où il a travaillé pendant 18 ans, jusqu'à sa mort précoce à 42 ans.

E.L. : *Quand et comment avez-vous commencé à faire des photos ?*

T.H. : J'étudiais la peinture à l'École des Beaux-Arts de Philadelphie. J'avais - et j'ai toujours - une grande admiration pour les impressionnistes. Au dernier trimestre de l'année, un cours de photographie a été introduit pour la première fois et c'est là que



Russell - photo de Abraham Hoban © Tana Hoban

j'ai commencé. J'étais allée en Europe peindre avec la bourse que j'avais gagnée (pour le prix de peinture - et non de photographie) - et quand je suis rentrée j'ai pensé que ça allait plus vite de faire des photos que des dessins. J'ai tout de suite pris des photos en professionnelle, sérieusement. Je n'ai jamais eu l'habitude de faire des photos-souvenirs.

À l'École, il y avait deux ou trois chambres noires. Je ne savais même pas que les photos étaient mouillées avant d'être sèches ! Ça a été une grande révélation pour moi.

La première photographie que j'ai prise c'était le chien de la famille. Après mon diplôme de l'école des Beaux-Arts je suis allée montrer mes photos à Steichen et un jour il m'a appelée et a choisi la photo de la jeune fille pour l'exposition qu'il préparait pour le MoMa en 1955.

Cette jeune fille, qui figure dans « Family of man », était issue d'une famille nombreuse.

J'avais aussi photographié ses frères et sœurs. J'avais un studio, dans la maison avec une fenêtre - j'aime faire des photos avec la lumière naturelle - et j'ai des quantités de photos près d'une fenêtre où la qualité de la lumière est très spéciale. Quand j'aime quelque chose j'essaie de l'éclairer de façon à ce que l'éclairage semble naturel et non hollywoodien.

Dans cette photo j'aime cette façon de s'appuyer légèrement, la courbe de ses joues, la manière dont les cheveux s'enroulent... Je prenais à cette époque des photos très nostalgiques et introspectives. (Je les ai exposées à Paris chez Agathe Gaillard).



Photo prise par Tana Hoban choisie par Steichen pour « Family of man » © Tana Hoban

E.L. : *Quel a été votre premier livre ?*

T.H. : J'ai appelé Susan Hirshman qui travaillait chez Macmillan, pour lui proposer un livre au sujet d'un lapin. Elle ne l'a pas beaucoup aimé. En fait mon frère avait écrit l'histoire mais il n'en était pas content. Alors j'ai pensé l'écrire moi-même. Susan Hirschman m'a donné un rendez-vous pour la semaine suivante et je suis revenue avec un

autre livre. C'était *Look again*¹. Elle m'a dit « Ce n'est pas mal mais essayez encore, revenez la semaine prochaine », elle pensait que c'était trop gadget. Je suis revenue avec *Shapes and things*, elle a convoqué deux autres personnes de l'équipe et elle a finalement accepté les deux titres. Alors j'ai travaillé très vite, jour et nuit, jusqu'à ce que je l'aie fini car je trouvais que les photographes de *Shapes and things* étaient très faciles à faire et j'avais peur que quelqu'un y pense aussi. Puis est venu un autre livre puis un autre... je n'aurais jamais pensé arriver aux 50 titres actuels !

Susan Hirschman pensait que j'étais vraiment une pionnière en matière de livres photographiques pour les enfants. Tous mes livres ont été publiés par elle, d'abord chez Macmillan puis chez William Morrow où elle a créé les éditions Greenwillow.

Ces premiers livres étaient réalisés en studio. Ce qui m'a probablement fait changer d'orientation, c'est cette histoire que je raconte souvent : l'école expérimentale de « Bank street » à New York avait demandé aux enfants ce qu'ils voyaient sur le chemin de l'école et tous avaient répondu « Rien ». On leur a alors donné des appareils photos afin qu'ils redécouvrent ce à quoi ils ne faisaient même plus attention.

Alors pour moi-même je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il y a dans cette ville de Philadelphie, en plein cœur de la ville, juste ici, où je vis, où je travaille tous les jours, que je ne vois plus, tellement j'y suis habituée - et je me suis baladée pour examiner chaque chose, ne pas considérer les choses comme acquises. Je veux rester alerte, attentive.

E.L. : *Comment travaillez-vous à vos livres ?*

T.H. : Maintenant, pour mon travail per-

1. C'est un livre en noir et blanc dans lequel on peut voir une partie d'une photo à travers un carré découpé dans la page. Quand on tourne on découvre l'image entière et quand on tourne encore la page, la scène ou l'action se poursuit.

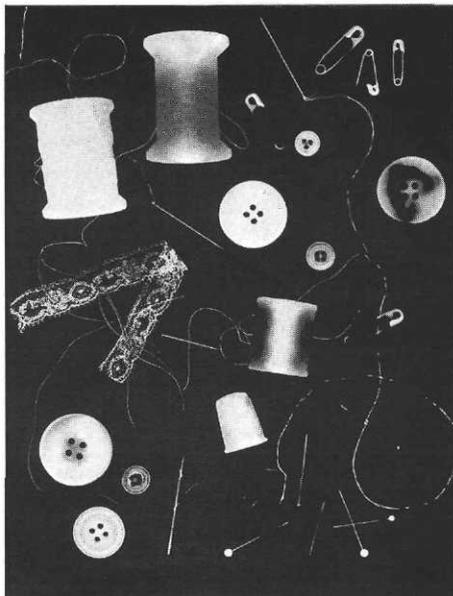
sonnel, je prends des choses vraiment abstraites², mais j'aime bien photographier des gens, des natures mortes, des portraits même si je n'en ai pas fait depuis un moment.

Ce que je fais pour mes livres c'est que je vais dans la rue et je vois ce qui se passe. Ce n'est pas vraiment du journalisme mais je vois quelque chose dans la rue qui correspond à mon titre et je prends la photo.

Avant de commencer à faire les prises de vue je décide du titre, puis je commence à regarder. Les idées arrivent, en marchant dans la rue, assise dans la voiture en attendant John, dans le train. Je pense que cela vient dans cette sorte d'état d'esprit, quand vous êtes en route pour quelque chose, cela vient « chemin faisant ». La plupart du temps je me promène aux mêmes endroits : le marché, la rue, le zoo mais chaque fois, je vois d'un œil nouveau parce que je cherche autre chose. Une fois je vais chercher les couleurs, une autre fois, je compte, une autre fois je cherche les formes. Alors tout redevient neuf. Il y a peu d'exceptions dans la façon dont je conçois mes livres : pour le livre sur les mains, j'ai fait les photos d'après le texte - ce qui est assez inhabituel - cela s'est produit à nouveau pour *La Lune de Paris*, dont Charlotte Zolotow a d'abord écrit le texte et que Susan Hirshman m'a demandé d'illustrer. C'était un très beau texte qui m'a inspirée. Pour l'éléphant, j'ai fait les photos et ma fille Miela a écrit l'histoire.

E.L. : *Quels livres pour enfants avez-vous connus étant adulte ?*

T.H. : J'achetais à ma fille les livres de Rojankovsky car il y avait des berceuses et des poèmes russes. Quand je me suis séparée de mon mari, Edward Gallob, je n'ai pas pris grand chose, j'ai quitté la maison et j'ai laissé tous les livres. Nous avons beaucoup de



Shapes and things, © Tana Hoban, Macmillan, 1970

bandes dessinées politiques, d'affiches, de revues.

E.L. : *Avez-vous été influencée par d'autres femmes photographes ?*

T.H. : Pas vraiment, car je n'ai jamais essayé de copier quelqu'un. J'ai juste fait ce que j'ai fait. J'aurais dû regarder plus de livres. Bien sûr j'ai aimé Dorothea Lange et surtout Gertrud Kasebier (qui était dans le mouvement de camera Work). Steichen avait choisi de présenter dix de mes photos pour l'exposition « Six women photographers » au MoMa où il était alors le directeur du département photographie - les autres photographes étaient Margaret Bourke-White, Esther Bubley, Dorothea Lange, Hazel Frieda Larsen, Helen Levitt.

J'ai connu Ylla. Quand j'ai cherché un local à New York, elle m'a présentée à une autre femme photographe et j'ai partagé leur studio.

2. Traces d'ancêtres perdus, 6 mars-21 avril 1996. Galerie Agathe Gaillard, 3 rue du Pont-Louis Philippe, 75004 Paris.

E.L. : *Est-ce que votre décision de venir vivre à Paris a changé votre façon de travailler et de voir les choses ?*

T.H. : Cela rend sans doute mon travail plus international, plus universel. Paris, c'était nouveau, excitant, rafraîchissant, magnifique et en plus je pense que de Paris on peut se rendre n'importe où. C'était le rêve de John - il a toujours voulu vivre à Paris.

Mais ce qui m'a fait changer, je crois, c'est qu'à une époque, j'ai eu des problèmes avec ma vision : j'avais l'habitude de faire le point avec mon œil droit et j'ai dû changer pour l'œil gauche. On dit que l'œil gauche est relié au côté droit du cerveau et inversement. Alors je ne sais pas si c'est parce que j'ai utilisé l'autre partie de mon cerveau que j'ai changé, mais de fait, j'ai changé. Cela a coïncidé avec mon abandon de la publicité où j'avais longtemps travaillé. Tout se passait en studio et était parfaitement huilé. Tout le monde devait être blond, américain, beau, gentil. Si j'avais besoin d'un enfant, un paquet d'enfants arrivait et je n'avais qu'à choisir parmi eux ; une mère, un père, les vêtements, pareil. Je n'avais qu'à « ramasser ».

Puis quand j'ai commencé avec les livres, si j'avais besoin de dix enfants, je demandais aux amis qui habitaient dans un voisinage où cohabitaient beaucoup de nationalités. Je n'avais pas à choisir. Ils venaient, habillés plus ou moins dans leurs habits de tous les jours et dans la rue où je vivais, à n'importe quel moment de l'année, un enfant pouvait être pied-nu, un autre portait une veste d'hiver - et ils jouaient avec les feuilles dans la rue ou à autre chose.

E.L. : *Quels sont vos projets ?*

T.H. : Je travaille à un court métrage mais pas pour les enfants. J'ai fait des petits films de 3 ou 6 minutes dans les années 60, puis *One little kitten*, en 1980, *Dancing zoo Zebra* et *Panda* en 1987. Mais cette fois c'est plutôt un film d'humeur où les gens peuvent voir leur propre histoire. J'espère le finir bientôt et puis je prépare plusieurs livres dont un, en français, pour Isabel Finkenstaedt chez Kaléidoscope *Des Sous et des lettres* sur les chiffres qui paraîtra à l'automne prochain³.

E.L. : *Chacun de vos livres comporte une dédicace différente...*

T.H. : La plupart du temps, je pense aux dédicaces après coup. Quand j'ai pensé au livre *Animal, Vegetable or Mineral ?*, j'ai tout de suite pensé à mon premier mari parce qu'il s'intéressait beaucoup à la nature, aux graines, aux plantes, alors c'était naturel de lui dédicacer ce livre. Il faisait des photographies expérimentales de nature. Le livre *La Lune de Paris* est dédié à John, mon mari, parce qu'il m'a donné Paris - Quelqu'un m'a dit que je devrais plutôt dire « il m'a donné la lune ! ». J'ai dédicacé quelques-uns de mes livres aux enfants de John et bien sûr à ma fille et à mes petits enfants et naturellement à mon père et à ma mère et à tous les enfants du monde. ■

*Propos recueillis et traduits
par Elisabeth Lortie
le 29 janvier 1996*

3. La bibliographie complète des livres de Tana Hoban est disponible au Centre national du Livre pour enfants, La Joie par les livres, 8 rue Saint-Bon, 75004 Paris.

Voir aussi *La Revue des livres pour enfants*, n°98-99, automne 1984 et n°133 été 1990.